IX.

Considérations sur Charles Fourier.

Par

E. Sambuc à Barcelonnette.

L'autoritarisme de Fourier apparaît beaucoup plus dans ses derniers ouvrages que dans les premiers, où il est presque anarchiste. Bien que le système fouriériste soit basé sur le libre jeu des passions qui assurent l'ordre et le bonheur de la société, l'auteur s'adresse constamment à l'Etat pour assurer cet ordre et ce bonheur. Qu'importe que le mot état ne se trouve jamais dans les œuvres de Fourier, suivant la remarque de M. Gide¹⁾ et de M. Henry Michel ?²⁾ S'il n'a pas usé de ce mot (ce qui est inexact, car il se trouve dès son premier traité, dans les Quatre Mouvements, ³⁾ il a abusé du mot gouvernement. Par sa conception du rôle extrêmement étendu qui est réservé à l'Etat, Fourier est un véritable hégélien; il est l'ancêtre des socialistes modernes. De cette conception devait sortir l'état de police (Polizeistaat) de Bluntschli, l'état-gendarme de Pierre Leroux, l'état chien de garde de Taine, l'état machine de progrès de Renan: les uns combattant l'étatisme au nom de l'individualisme (Taine et Renan), les autres considérant le pouvoir central comme le régulateur de toutes choses et le dispensateur de la fortune publique.

¹⁾ Fourier, Oeuvres choisies, introd., XXI.

²⁾ Idée de l'Etat, 390.

³⁾ P. 95. Cf. Nouveau Monde industriel, 140.

Fourier n'a donc garde, dans ses derniers ouvrages, de proscrire l'intervention du gouvernement. C'est principalement dans la *Théorie des quatre mouvements* qu'il lui adresse, suivant le mot de Bentham repris par Bastiat, la requête de Diogène à Alexandre: Ote-toi de mon soleil. Il y a eu en effet, dans les idées de Fourier, une évolution manifeste. Il a commencé par être libéral et à demi anarchiste; puis il a penché peu à peu vers l'autoritarisme et a fini par devenir un admirateur passionné du despotisme éclairé. Doit-on attribuer cette évolution trop peu connue à l'influence des écrivains de son temps? Nous n'oserions le nier.

Il lisait beaucoup plus qu'il ne voulait bien le dire, et il se ressentait, comme tout autre, des lectures qu'il avait faites. Saint-Simon surtout, dont il avait sans doute parcouru les ouvrages, ne cachait pas ses sympathies pour le pouvoir central; mais Fourier ne pouvait voir en lui qu'un rival dangereux, capable d'attirer dans son camp les esprits généreux et avides de changements. Défendre le principe d'autorité, c'était se condamner à faire en quelque sorte double emploi avec Saint-Simon; c'était, si l'on veut, faire appel à la même clientèle, et l'on sait avec quelle énergie Fourier répudie toute communauté de vues avec ce problématique descendant de Charlemagne. Il se peut néanmoins qu'il ait subi son influence; peut-être aussi voulait-il se ménager les bonnes grâces du gouvernement, comme jadis Calvin. Il est fort possible que ce secret désir ait été pour quelque chose dans l'évolution de ses idées politiques, et l'ait empêché de verser dans l'anarchie, où ses idées primitives le conduisaient logiquement; mais ce ne serait pas assez pour expliquer une métamorphose si complète. L'histoire des variations des théories politiques chez Fourier peut s'expliquer en partie par cette raison, en partie par deux autres motifs: d'abord, par son impatience d'inventeur. Il a compris que sa théorie des séries tombait au milieu d'un public insuffisamment préparé, qu'il était beaucoup plus facile de persuader un souverain qu'une nation ou même qu'un groupe de dix-huit cents individus. De plus, les lectures de sa jeunesse lui revinrent à l'esprit, amendées par les années de ce qu'elles pouvaient contenir de trop chimérique. A

vingt ans, Fourier avait pu regarder le Contrat social comme l'Evangile de l'avenir : mais la fréquentation des hommes lui fit bientôt comprendre qu'avec leurs préjugés et leur aveuglement, ils sont incapables de s'élever par eux-mêmes à la notion de leur propre félicité. Les années ont donc accompli leur lent travail dans l'esprit de Fourier ; la lecture des philosophes du XVIII^e siècle qui, malgré leurs allures révolutionnaires, s'accommodent fort bien du pouvoir absolu, ne fit que confirmer pour lui ce que l'expérience de la vie lui avait appris, de telle sorte que la connaissance de son premier ouvrage ne pourrait donner de son génie qu'une idée tout à fait imparfaite et même inexacte. Or, d'après nous, ce n'est pas dans les Quatre mouvements qu'il convient de chercher les véritables théories de Fourier.

En effet, à diverses reprises, Fourier lui-même a désavoué son premier traité. C'est ce dont ses éditeurs nous avertissent, dans la préface de l'édition de 1846. La théorie des Quatre mouvements, disent ils, n'est nullement l'exposition de la doctrine de Fourier. C'était un ballon d'essai. Il faut se garder d'y chercher la science de Fourier, la connaissance de sa théorie, l'exposé de sa doctrine. Il avait même résolu de supprimer entièrement cet ouvrage, à cause des erreurs qu'il y découvrait chaque jour. Dans un avertissement placé en tête de la seconde partie des Quatre mouvements, ils reviennent sur la même idée, et ils font remarquer que, dans l'exposition régulière que Fourier fit de sa découverte dans son grand traité (l'Unité universelle), il ne parla pas plus de la théorie des Quatre mouvements que si elle n'eût jamais existé. Il s'est donc produit dans l'esprit de Fourier, pour les raisons que nous venons d'énumérer, un revirement d'opinion qui a échappé jusqu'ici à ses commentateurs. De toutes ces raisons, nous pensons que la plus importante fut l'action du temps. Optimiste à ses débuts, croyant fermement à la bonté naturelle de l'homme, comme tout anarchiste, il est devenu peu à peu pessimiste sous l'influence de l'âge. Or, le pessimisme est un merveilleux champ de culture pour le socialisme. Lorsqu'on a reconnu que l'homme est mauvais par nature, on est bien près d'essayer de le mettre en lisière, sinon pour assurer son bonheur

malgré lui, du moins pour l'empêcher de nuire. Un peuple pessimiste est mûr pour la servitude, et un peuple socialiste également; ou plutôt, le pessimisme et le socialisme se développent sur le même terrain, lorsqu'un effort intellectuel excessif ou des conditions climatériques particulières ont conduit l'individu à la lassitude et à l'apathie. Il n'a plus dès lors que deux désirs, cesser de vouloir et cesser d'être; un souverain despotique, en le dispensant de vouloir par lui-même, est bientôt prêt à donner satisfaction au premier de ces désirs dès cette terre; et dans l'autre monde, le nirvâna lui apparaît comme le but suprême, comme le seul bien qu'il doit rechercher de toutes les forces de son activité qui s'éteint.

Tous ceux qui ont étudié Fourier jusqu'ici s'accordent pour nous le représenter comme un libéral, comme un individualiste: et comme le socialisme est autoritaire, on en conclut qu'il n'y a que des rapports très lointains entre Fourier et le socialisme. Combattre cette opinion et rétablir le vérité, c'est-à-dire établir que l'autoritarisme est partout chez Fourier, c'est en quelque sorte faire la preuve de la filiation du socialisme, en montrant que Fourier, à bien des égards, peut prendre place parmi les précurseurs du socialisme actuel. La tâche n'est pas aussi malaisée qu'on pourrait le croire.

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement pour montrer que, d'après une opinion unanimement admise, Fourier est un libéral. M. Alfred Fouillée, dans son *Histoire de la philosophie*⁴⁾, le qualifie ainsi. D'après Benoît Malon, qui paraît s'en être tenu à la *Théorie des quatre Mouvements*, Fourier aurait voulu établir le nouvel ordre sans l'assentiment du pouvoir⁵⁾. A son tour, M. Gide déclare que nul ne fut plus libéral que ce socialiste⁶⁾, et qu'il ne fait jamais appel au législateur, au gouvernement, à une autorité, à un pouvoir coercitif quelconque, — sauf dans un seul cas⁷⁾; et dans sa préface à l'étude récente de M. Auguste

⁴⁾ Page 432.

⁵⁾ B. Malon, *Constantin Pecqueur*, p. 4.

⁶⁾ *Oeuvres choisies de Fourier*, introd. p. III.

⁷⁾ Gide, *op. cit.*, XX et XXI.

Fabre sur Robert Owen, il croit encore au libéralisme de Fourier⁸⁾. C'est à la liberté seule, d'après M. Weill, que Fourier demande de faire naître les associations futures⁹⁾. Pour M. Henry Michel, la liberté est partout chez Fourier: elle est en Dieu, dans l'âme humaine, dans l'organisation sociale; jamais il ne fait appel aux pouvoirs publics, lorsqu'il se préoccupe de réaliser un Phalanstère d'essai; il s'adresse seulement aux particuliers¹⁰⁾. On chercherait en vain, dans son système, l'autorité, le pouvoir¹¹⁾. La politique le laisse aussi indifférent que Saint-Simon, sauf qu'il n'attend pas des pouvoirs établis l'aide qu'en attendait Saint-Simon, mais la liberté¹²⁾.

D'après M. Renouvier, Fourier „n'admet aucun genre de contrainte“; son „utopie eudémonique“ ne demande pas à „des lois ou à des décrets, aux gouvernements de quelque nature qu'ils soient, le véhicule d'organisation de la société parfaite: elle ne l'attend que de la libre initiative des individus“. C'est même ce qui distingue Fourier des autres socialistes, qui rêvent d'obtenir la perfection sociale à l'aide de lois et de règlements: bref, il ne fait jamais appel qu'à la liberté¹³⁾.

M. Emile Faguet va plus loin¹⁴⁾: pour lui, Fourier „adore la liberté“, et cependant il est bien obligé d'admettre que „l'Harmonien se soumettra à la réglementation la plus minutieuse que jamais cervelle de bureaucrate ait inventée“. On ne voit guère le moyen de concilier cette réglementation et cette prétendue liberté.

La liberté dans Fourier! Mais où trouverait-elle une place? Est-ce au moment de la formation du Phalanstère? ou seulement quand le Phalanstère sera organisé?

Pour établir le Phalanstère, si l'on en croit Fourier, un

⁸⁾ Page IX.

⁹⁾ St. Simon et son œuvre, p. 228.

¹⁰⁾ Idée de l'Etat, 387.

¹¹⁾ Op. cit., 388.

¹²⁾ Op. cit., 393.

¹³⁾ Critique philosophique, 5 mai 1883.

¹⁴⁾ Revue des deux Mondes, 1er avril 1896. M. Rambaud (Hist. des doctrines écon., p. 413) prononce même le mot anarchique. Il est vrai qu'à la page suivante il le qualifie de socialiste.

souverain despotique n'aurait qu'à réunir en un seul ménage 120 familles aisées, et à les obliger à contracter de gré ou de force une société de six mois ¹⁵⁾; ou bien encore il n'aurait qu'à mettre en prison un certain nombre de savants et de philosophes, et à les laisser enfermés jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le moyen de sortir de la Civilisation ¹⁶⁾. Bien des particuliers pourraient, il est vrai, tenter l'essai; Fourier en cite souvent à qui leur fortune permettrait de s'assurer, et d'assurer à leurs descendants, un trône à perpétuité ¹⁷⁾; il n'estime pas leur nombre à moins de 3000 ¹⁸⁾. Mais le plus souvent, comme il ne se fait aucune illusion sur l'initiative des individus, il s'adresse à des catégories entières ou à des classes de la société: les riches en général, le clergé, les émigrés français, les proscrits espagnols et italiens, les architectes, les libraires, les savants, les philosophes ¹⁹⁾; à des états puissants, comme la France, l'Angleterre, la Russie, les Etats-Unis; ²⁰⁾ à des peuples aujourd'hui dispersés, Juifs ou Polonais; ²¹⁾ presque toujours, c'est à des monarques qu'il fait appel, même au sultan Mahmoud ²²⁾.

Le roi de France lui paraît le plus apte à fonder le premier Phalanstère; à son défaut il cite les souverains de Russie, d'Angleterre, de Hollande, de Belgique, de Suède, de Saxe, de Danemark ²³⁾. L'action gouvernementale lui semble si nécessaire qu'il appelle de ses vœux une immense guerre de conquêtes, afin que l'Harmonie puisse être établie d'un seul coup sur le globe entier unifié. C'est dans la Théorie des quatre Mouvements

¹⁵⁾ Unité d'universelle, 144, 153.

¹⁶⁾ Fausse industrie, 677.

¹⁷⁾ U. U., III, 426; F. I., 778, 784 sqq.

¹⁸⁾ Q. M., 324.

¹⁹⁾ Q. M., 234; U. U., I, xy, 218; II, 29, 84; III, 331.

²⁰⁾ Q. M., 320; U. U., I, x, 5, 22, 113, 236, 241; II, 3, 5, 60; F. I., 628, 632, 657, 783.

²¹⁾ F. I., 606, 659, 660, 782.

²²⁾ N. M., 428.

²³⁾ Q. M., 326; U. U., I., 218; III, 434; F. I., 615 sqq., 631, 781, 782. M. Henri Mazel a néanmoins déclaré, après tant d'autres, que Fourier attend l'avènement de l'Harmonie de la seule persuasion (Revue philosophique, nov. 1893, p. 513).

que se trouve cet aveu significatif, et non pas dans la Fausse industrie, le dernier de ses traités. Il n'en a que plus d'importance, car il montre que dès ses débuts, dans un ouvrage où il a affirmé plusieurs fois sa confiance dans l'individualisme, il n'était pas toujours opposé à l'emploi des mesures violentes; il tendait dès lors au socialisme.

L'Angleterre, dit-il, aurait pu, avec ses subsides, former des armées continentales, et faire la conquête de l'Asie et du Monde; elle eût donné au globe une organisation régulière qui l'eût acheminé vers la sixième période. Elle ne l'a pas fait; mais cet avenir est inévitable. Un jour, on verra le souverain insulaire, maître du globe, se continentaliser, c'est-à-dire qu'il repoussera dédaigneusement l'île conquérante qui lui aura servi de marche-pied. Ce ne sera pas la première fois qu'on verra le vainqueur se soumettre au vaincu. Un des états actuels, subjuguant les deux tiers de l'Europe, pourrait obliger le dernier tiers à se ranger de son côté, et entamerait alors la conquête du Monde. L'occasion est favorable, par suite de l'union des deux empereurs de France et de Russie²⁴). Telle est l'invitation bien nette qu'au lendemain de Tilsit Fourier adresse à Napoléon, „grand parmi les grands“²⁵). C'est d'ailleurs dès les premières pages des Quatre Mouvements que se trouve le premier appel au „potentat“ qu'il devait invoquer si souvent dans la suite²⁶).

A tout moment, même avant l'avènement en Garantisme, Fourier reproche au gouvernement de ne pas prendre des mesures de rigueur. C'est surtout en matière de commerce qu'il demande une législation sévère²⁷); nous aurons à revenir sur ce point. Mais si l'Etat doit surveiller et réglementer le commerce, s'il doit se substituer lui-même aux négociants pour plus de sûreté, ce n'est pas à dire que là doive se borner son intervention. Pour opposer un frein à „l'anarchie de la critique“, pour établir une autorité

²⁴) Q. M., 209 sqq.

²⁵) Q. M., 207.

²⁶) Q. M., 23.

²⁷) Q. M., 236 à 245, 267; U. U., II, 225; N. M., 395, 396, 411 sqq; F. I., 675.

qui assure „l'accès aux inventions“, il faut demander au gouvernement la création d'une présidence du monde savant²⁸⁾. Le président ainsi désigné par l'Etat dirigera un comité de trois présidents de Chambre, trois procureurs du roi, trois mages, un greffier et un secrétaire général, des vice-présidents, des mages suppléants, bref tout un personnel hiérarchisé comme il plaît tant aux socialistes; il y aura un journal de garantie qui publiera chaque semaine les arrêts du Comité, ou plutôt du Mage préposé à tel ou tel ordre de connaissances; ce journal fera connaître, par exemple, les décisions du mage littéraire sur le livre qui lui aura été soumis²⁹⁾. Le peuple, qui a rejeté les inventions de Fulton et de Lebon, qui a considéré la pomme de terre comme un poison et la vaccine comme un fléau, ne sera plus exposé à de semblables erreurs. La religion nous disait jadis: Croyez, parce que c'est absurde. Le Comité, en nous présentant une œuvre ou une invention dûment estampillée, nous dira: Croyez, parce que je le veux. Qu'aurons-nous gagné au change? Après la liberté d'agir à notre guise, Fourier nous enlève la liberté de juger la valeur des ouvrages littéraires ou des découvertes scientifiques.

Aurons-nous du moins la liberté civile? Ce „socialiste libéral“ qu'on se plaît à représenter comme un ennemi des lois, n'a pas toujours été pour elles un adversaire impitoyable. On peut trouver çà et là dans ses ouvrages quelques phrases qui ont pu donner e change à cet égard³⁰⁾, mais le plus souvent Fourier, loin de penser que les législations sont inutiles et dangereuses, estime que nos codes ne sont pas encore assez complets. C'est ainsi qu'il se déclare partisan de l'impôt sur les célibataires³¹⁾.

Mais ces lois, si utiles dans notre „monde à rebours“, n'existeront sans doute plus en Harmonie? — Quelle illusion! Infortunés Harmoniens, des lois vous empêcheront de vous marier où vous voudrez³²⁾; des lois régleront le sort des enfants qui

²⁸⁾ U. U., I, 91.

²⁹⁾ U. U., I, 98, 235, 239.

³⁰⁾ U. U., II, 290; N. M., 288, 404; F. I, 826.

³¹⁾ U. U., III, 88, 89, 291, 292.

³²⁾ F. I., 577.

naîtront des Emancipées³³⁾; des lois détermineront la mode de distribution des cultures, comme si le globe entier appartenait à une compagnie d'actionnaires³⁴⁾; elles fixeront de quelle manière se fera l'avancement aux armées industrielles³⁵⁾; si vous cassez une branche d'arbre, si vous prononcez un mot d'une façon défectueuse, vous serez traduit au Sénat des petites bandes³⁶⁾; des lois vous obligeront à embellir non seulement l'extérieur, mais l'intérieur de vos demeures³⁷⁾; n'espérez pas cultiver le sol ou travailler d'une manière quelconque pour votre propre compte, car vos travaux seront „sociétaires d'autorité“³⁸⁾; votre père ne sera pas libre de tester en votre faveur³⁹⁾, votre femme ne pourra allaiter votre enfant qu'à heure fixe⁴⁰⁾; et si votre famille devient trop nombreuse, elle courra le risque d'être bannie. Toutes les fois que la population dépassera la limite fixée par la loi (600 habitants par lieue carrée d'après les Quatre Mouvements, p. 161, et 2000 d'après l'Unité universelle, t. III, p. 569), votre souverain vous expédiera dans un pays lointain⁴¹⁾. Ne protestez pas, Harmoniens, contre ces déportations en masse, imitées de Louis XI et des pires despotes de l'antiquité, contre cette étroite réglementation: Fourier vous imposerait silence en disant: „Il est prouvé par le suffrage universel que toutes mesures, même celles de rigueur, sont louables quand elles tendent à assurer l'unité“⁴²⁾. Et si vous objectez que ces mesures pourront cesser lorsque l'unité sera réalisée, et seront ainsi purement transitoires, Fourier répondra: „Un code unitaire et des plus brefs régira les trois milliards d'habitants, et pendant plus de cent mille ans ne variera pas d'une syllabe“⁴³⁾.

³³⁾ Q. M., 134.

³⁴⁾ U. U., II, 94.

³⁵⁾ U. U., III, 560.

³⁶⁾ N. M., 217.

³⁷⁾ U. U., III, 299.

³⁸⁾ U. U., III, 145.

³⁹⁾ U. U., III, 288.

⁴⁰⁾ U. U., IV, 50.

⁴¹⁾ Q. M., 278; F. I., 466, 518.

⁴²⁾ La Phalange, 1er semestre 1848 (les Trois unités p. 114.

⁴³⁾ Phalange, 2^e semestre 1845, p. 114.

Fourier exagère: notre monde, d'après lui, ne doit durer que 80000 ans. Si vous trouvez du libéralisme dans sa théorie, vous en devez trouver dans l'Inquisition, objet de ses tendresses⁴⁴⁾.

On peut mesurer maintenant l'abîme qui sépare le premier ouvrage de Fourier⁴⁵⁾, celui qu'il a renié dans la suite, parce qu'il avait obéi d'abord à une inspiration presque anarchique des derniers traités, de ceux qui nous révèlent le véritable Fourier, un Fourier socialiste qui admet les conclusions de Hobbes et de Hegel. Cette évolution, nul jusqu'ici ne l'a signalée. On répète toujours que Fourier exalte l'individualisme. C'est qu'on le juge d'après sa théorie des passions; mais cette théorie, l'auteur la détruit lui-même avec une désinvolture telle, qu'il s'enlève le droit de ridiculiser les contradictions des philosophes. M. E. Faguet seul, en déclarant tout ensemble que Fourier est l'héritier de Rousseau et qu'il est le père des collectivistes modernes, était bien près de la vérité⁴⁶⁾. Sans approfondir ce jugement, car bien des restrictions s'imposeraient, on peut dire que Rousseau représente, à beaucoup d'égards, le principe anarchique; les collectivistes représentent le principe contraire. Il n'y avait qu'un pas à faire pour dégager cette vérité que nous croyons suffisamment établie: Fourier est devenu socialiste après une courte halte dans le camp des anarchistes, et il est devenu socialiste, d'abord parce qu'il a compris que son véritable intérêt était de faire appel aux potentats au lieu de les combattre, ensuite parce qu'il a subi, bien plus qu'il ne l'a avoué, l'influence de son temps et de ces philosophes qu'il méprisait si fort.

On voit ce qu'il faut penser de l'individualisme de Fourier. L'école sociétaire sera-t-elle de moins plus accessible que le Maître aux idées libérales? Si l'on en croit Hippolyte Renaud, l'établissement du Garantisme veut des mesures générales et l'intervention

⁴⁴⁾ U. U., II, 394; F. I., 821. En sens contraire, N. M., 416, note.

⁴⁵⁾ On voit combien il est inexact de dire avec M. Rambaud que „tout son système se trouvait en germe“ dans ce premier ouvrage. Histoire des doctrines économiques, p. 411.

⁴⁶⁾ Revue des deux Mondes, 1^{er} août 1896, p. 589. A vrai dire, Michelet (Banquet, p. 173) est allé encore plus près de la vérité.

du gouvernement. Dès l'avènement en Garantisme, la liberté est donc proscrite. En Harmonie, elle est également bannie. Hippolyte Renaud reproduit les idées de Fourier sur les occupations de la journée, qui devront être fixées la veille à la séance de la Bourse⁴⁷⁾ Ecoutons ensuite Victor Considérant qui, comme on le voit, n'est pas le seul disciple de Fourier, ainsi que le voudrait M. Rambaud:⁴⁸⁾ „Il en est beaucoup que l'on associera et dont on fera le bonheur sans qu'ils aient été forcés de comprendre préalablement la science du bonheur et la théorie de l'association.“⁴⁹⁾ Voilà pour l'ordre économique. En politique, Considérant ne croit pas plus que Fourier à l'efficacité de l'initiative individuelle. L'Etat seul est agent de progrès. De même que l'unité nationale civilisée fut fondée au moment où la monarchie réduisit la féodalité militaire, de même l'unité garantiste s'établira lorsque l'Etat saura soumettre et gouverner la Féodalité industrielle.⁵⁰⁾ Aussi, en Harmonie, centralisation à outrance. Un gouvernement unitaire et central régira les grandes opérations exercées par les nations des différents continents, et dirigera les armées industrielles, dont les immenses travaux changeront l'aspect de la surface terrestre. Ce gouvernement central équilibrera la production et la consommation des continents et présidera aux échanges de leurs produits respectifs. Au-dessous du gouvernement suprême, se grouperont des gouvernements de second et troisième ordre. L'unité d'impulsion se retrouvera jusque dans la cellule sociale, dans la commune. Dans nos sociétés civilisées, l'industrie nous offre peu d'exemples d'organisation; les opérations agricoles ou manufacturières sont exécutées par des ménages qui n'ont pas de lien entre eux; rien n'est hiérarchisé. Nous ne voyons d'exemples d'organisation que dans l'armée, la judicature, les postes. La commune organisera toutes ces fonctions comme sont aujourd'hui organisés nos grands services publics. Tous les services y seront réglés, et marcheront sous la direction d'une administration centrale,

⁴⁷⁾ Solidarité, 29, 66, d'après Q. M., 171 et N. M., 17, 113.

⁴⁸⁾ Hist. des doctrines économiques, p. 414.

⁴⁹⁾ Destinée sociale, III, 396.

⁵⁰⁾ Dest. soc., I, 177.

composée des plus capables nommés par les ayants-droit.⁵¹⁾ Retenons ce dernier membre de phrase. Considérant, comme Fourier, conserve précieusement l'élection⁵²⁾, dont il n'avait pu qu'entrevoir les dangers et les abus. Il est vrai que tous deux la soumettent à certaines modifications; avec un dédain tout aristocratique, et digne de Saint Simon, pour le suffrage universel et les „voix ignorantes et stupides des masses“, qui „vendraient la plus belle collection de droits politiques possible pour une paire de sabots“, ils estiment avec raison que chaque électeur ne doit exercer ses droits que dans la sphère de ses spécialités particulières, dans les séries et grouper auxquels il est affilié. Un mathématicien ne doit être nommé que par des mathématiciens, un chimiste par des chimistes. Bien que ces élections soient à treize degrés, le dépouillement des votes de 300 millions d'électeurs sera fait avec une extrême rapidité. On ne se contentera pas de désigner ainsi des fonctionnaires de tout ordre; on élira même dans chaque groupe une divinité spéciale.⁵³⁾ Il ya là une application fort originale du droit de suffrage. Négligeons ces écarts d'imagination et revenons sur le terrain des faits. Il demeure établi que l'école sociétaire, comme son fondateur, ne rêve que centralisation. Elle appelle de ses vœux l'établissement de cette unité du globe que le Maître, dès les Quatre mouvements⁵⁴⁾, déclarait être le „seul but louable“. Quant à ses vues sur le suffrage universel, elles font pressentir celles du socialisme contemporain.

Il est difficile de se le dissimuler: le suffrage universel est un progrès sur la barbarie. Pour choisir la forme du gouvernement, selon le mot de M. Faguet, on n'en vient plus aux mains; on se dit: „Ne nous battons pas, comptons-nous; c'est-à-dire voyons, sans nous battre, qui sont les plus forts.“⁵⁵⁾ Là est la supériorité rela-

⁵¹⁾ D'est. soc., I, 23 à 34, 351.

⁵²⁾ Montesquieu avait été plus prévoyant; dans ses lettres, relatives à un voyage en Italie, et publiées par le Correspondant, on trouve cette phrase: „le régime électif est le pire de tous“ (n° du 10 juillet 1894).

⁵³⁾ U. U., III., 592, 593; N. M., 18, 292; F. I, 668; Dest. soc., II, 377 à 381.

⁵⁴⁾ Q. M., 205; cf. N. M., 288.

⁵⁵⁾ Revue des deux Mondes, 1^{er} août 1895, article sur A. Comte.

tive du suffrage universel. Dès ses débuts, l'école sociétaire ne s'est fait aucune illusion sur cet avantage, qui est plus apparent que réel, et qui caractérise une période de transition, comme le servage caractérise la transition de l'esclavage antique au salariat moderne. C'est ce que les socialistes eux-mêmes distinguent très nettement. V. Considérant estimait que les 19/20 des électeurs ne comprennent pas seulement la valeur de leur droit.⁵⁶⁾ Aussi voulait-il, comme Fourier, sectionner en quelque sorte le droit de suffrage et exiger de chaque électeur des garanties de compétence: irréalisable souhait. Il était bien plus simple d'exiger ces garanties, non des représentés, mais des représentants, à l'aide de ces concours dont l'école sociétaire parle si fréquemment: sauf, bien entendu, la difficulté de trouver des examinateurs compétents pour ces concours. Les socialistes actuels, comme leurs aînés,⁵⁷⁾ ne manifestent qu'une confiance très médiocre à l'endroit de ce qu'ils appellent néanmoins une „institution fondamentale, désormais indestructible“.⁵⁸⁾ Ils ne croient plus que les 19/20 des électeurs soient d'une nullité radicale, sans doute depuis la loi sur l'instruction obligatoire; mais c'est à peine s'ils accordent que le quart d'entre eux puisse se prononcer en connaissance de cause.⁵⁹⁾ Ils reconnaissent que, tel qu'il est pratiqué, le suffrage universel est „une amère mystification“.⁶⁰⁾ Mais quand il s'agit de dire comment il conviendrait de l'améliorer, ils se montrent moins habiles que Fourier. Très violents lorsqu'ils se mêlent de critiquer les vices de cette institution, ils sont d'une faiblesse extrême quand il faut proposer des mesures pratiques. Après avoir énuméré les abus d'un système qui est, en théorie, le plus séduisant de tous, après avoir insisté sur l'imperfection de ses rouages avec autant de complaisance que de purs aristocrates, ils en viennent à solliciter l'intervention de l'Etat — naturellement — pour fournir gratuitement les salles de réunion, l'impression et l'affichage des

⁵⁶⁾ Dest. soc., II, 378.

⁵⁷⁾ Andler, Origines du soc. d'Etat en Allemagne, 33.

⁵⁸⁾ Revue socialiste, mai 1892, article de M. Henri Aimel, p. 567.

⁵⁹⁾ Id., ibid, p. 571.

⁶⁰⁾ Id., ibid, p. 572.

professions de foi, les bulletins de vote, pour faire en un mot tous les frais des élections. — Mais les candidats se présenteront alors de toutes parts et surgiront à l'envi? — N'en croyez rien: pour avoir droit à la gratuité, le candidat devra être présenté par un certain nombre d'électeurs inscrits, par le trentième, par le vingtième d'entre eux. Nous voilà encore dans la réglementation, et, qui pis est, dans le suffrage à deux degrés,⁶¹⁾ dont le régime des cercles nous a déjà fort rapprochés. Tel est le dernier mot du socialisme actuel.

Puisque le suffrage universel et direct est mauvais dans ses applications; puisqu'il n'a eu jusqu'à présent d'autre résultat que d'augmenter les impôts, de perpétuer l'indigence et d'encourager la vénalité;⁶²⁾ puisque les masses électorales sont toujours le jouet des intrigues;⁶³⁾ puisque les hommes et les consciences se vendent comme des denrées de halle, et moins cher que le reste, „car un homme qui s'est vendu sept fois peut se revendre encore“;⁶⁴⁾ et puisque, d'autre part, on ne pourrait proposer, avec quelque chance de succès, la suppression pure et simple du droit de vote et la désignation par le chef de l'Etat ou les corps savants de ceux que le peuple nomme aujourd'hui, nous préférons le suffrage à treize degrés imaginé par l'école sociétaire. A défaut d'autre mérite, il a toujours celui de l'originalité. Quant à être praticable, c'est une autre affaire.

Ce qui est certain, c'est que le mécanisme du suffrage universel est faussé; au lieu de tenter une réparation impossible, mieux vaut essayer d'un nouveau mécanisme. Le mot de Fourier n'est plus vrai aujourd'hui: c'est désormais une minorité d'esclaves désarmés, esclaves de leurs Comités, qui opprime une majorité d'esclaves armés, mais armés d'un inutile bulletin de vote. Comme l'a dit M. Charles Benoist,⁶⁵⁾ nous sommes en présence du fait

⁶¹⁾ Revue soc., *ibid.* p. 584.

⁶²⁾ F. I., 489.

⁶³⁾ N. M., 313.

⁶⁴⁾ Dest. soc., I, 110.

⁶⁵⁾ Revue des deux Mondes, 15 août 1895, Organisation du suffrage universel.

accompli, de la sottise passée depuis cinquante ans dans la loi; or, en politique, une sottise de cinquante ans ne cesse pas d'être haïssable, mais elle a cessé d'être réparable. Deux palliatifs seuls sont possibles: l'école et la presse; tous deux sont restés inefficaces. L'école donne à l'enfant autant de suffisance que de science; il sait lire, ses études terminées, son manuel d'instruction civique de haut en bas et de bas en haut, de droite à gauche et de gauche à droite, comme le parfait taleb récite le Koran. Est-ce assez pour savoir se conduire dans la vie? Sachant lire, que lira-t-il? Les journaux. Si l'on en croit Stuart Mill et M. Hauriou, la presse a remplacé le Pnyx et le Forum, et donne à d'immenses nations l'unité de conscience qui était si facile à réaliser dans les petites républiques d'antan. C'est exact; et tout serait pour le mieux, si la presse était à la hauteur de sa mission: or les accusations qu'elle soulève, surtout depuis l'innovation d'Emile de Girardin, sont peut-être exagérées, mais dans des proportions moindres qu'on ne se l'imagine. Trop souvent, la presse ne sert au public que des formules vides, des clichés, des racontars dénués de preuves, des calomnies; sa sincérité, son désintéressement deviennent chaque jour plus problématiques. S'il fut impossible de trouver dix justes à Sodome, il serait tout aussi difficile de trouver dix journaux dont l'indépendance fût au-dessus du soupçon. Un journal, surtout un journal à cinq centimes, ne fait pas ses frais par le produit de la vente et des abonnements; on devine le reste. — Mais, dira-t-on, si la presse sert au public ce qu'il aime, elle a tort de le lui servir, mais le public a tort d'avoir de tels goûts; commencez donc par corriger le public. — Il n'est que trop vrai. La presse suit le public bien plus qu'elle ne le guide, alors qu'elle devrait au contraire le corriger, le diriger. Pour cela, que faudrait-il? Restreindre la liberté de la presse, de la presse anarchique, comme l'appelait Fourier;⁶⁶⁾ la soumettre à une surveillance des plus étroites; alors seulement on pourrait supprimer sans danger le suffrage universel, sans révolution, en établissant quelque chose d'analogue à ce que propose Fourier: le vote exclusivement réservé,

⁶⁶⁾ F. I., 602.

pour chaque question, aux électeurs compétents. De là, nous ne l'ignorons pas, la nécessité d'enquêtes minutieuses sur les capacités de chacun; de la des abus, car les commissaires enquêteurs refuseraient toute compétence à ceux qui ne penseraient pas comme eux; c'est du pur socialisme. Soit; la solution socialiste n'est peut-être pas parfaite; en tous cas, elle nous laisse l'espérance. Le suffrage universel, lui, a fait son temps. Il y a cinquante ans que nous votons, et nous ne votons pas mieux. Nous votons même plus mal; nous ne nommons plus les illustrations contemporaines, comme au moment où l'on appliqua pour la première fois en France le suffrage universel. Que l'on ne dise donc pas: le suffrage universel fera sa propre éducation. Non; il peut se suicider, il ne peut rien apprendre. Une éducation suppose quelqu'un qui enseigne et quelqu'un qui écoute. Qui se résignera à é'couter? Qui aura le courage d'enseigner? Il n'y a plus que des électeurs, et tous les électeurs sont souverains. Il est temps de leur apprendre que les souverainetés en apparence les mieux assises sont parfois éphémères. Ce ne sera peut-être pas bien difficile: ces souverains abdiquent tous les jours en plus grand nombre, en constatant avec M. Paul Lafargue que le suffrage universel n'est qu'une duperie. Il n'est pas impossible de prévoir le moment où, les électeurs ayant renoncé à se déranger, il n'y aura plus, en fait, de suffrage universel; il ne restera qu'à le supprimer en droit, sans secousse, sans effort, et à le remplacer par un système logique et rationnel en s'inspirant des idées de Fourier et de son école.

L'erreur de notre siècle a été de faire du suffrage universel un moteur, au lieu d'en faire un régulateur. Toutes les grandes masses jouent, dans la nature, le rôle de régulateur. On verrait alors quelque chose d'analogue à ce qui s'est déjà produit. Dans l'antiquité, le peuple entier prenait part à la direction de toutes les affaires; aujourd'hui, ses attributions sont limitées, il ne les exerce plus qu'indirectement, et, dans des cas fort rares, directement, par voie de referendum; sa compétence s'est bornée. Dans l'avenir, elle se restreindrait encore davantage, chaque électeur étant réduit à porter un jugement sur les candidats exerçant la même profession que lui, un peu comme dans nos anciens Etats-Généraux ou dans

certaines corps législatifs étrangers, ou encore comme dans nos tribunaux de commerce; il est vrai que ce dernier exemple n'a rien d'encourageant. Il y aurait là, sauf les difficultés de l'application, bien entendu, un mouvement semblable à cette spécialisation croissante du travail qui caractérise les sociétés modernes. En tout cas, tout vaudrait mieux que la candidature officieuse instituée, depuis quelques années, par les cercles politiques.

* * *

Le système électoral proposé par Fourier, comme on le voit, a donc déjà existé dans le passé. Ce qu'il nous présente comme un progrès, c'est, dans ce cas comme dans bien d'autres, un retour pur et simple en arrière; ce qui ne nous autorise nullement à condamner sa doctrine sans l'examiner. De ce qu'une institution a existé, a été florissante autrefois, il ne s'ensuit pas qu'il soit nécessaire de la considérer comme ces vieilles armures qui font l'ornement de nos musées et l'effroi de nos épaules. S'il y a, dans l'arsenal des vieilles coutumes, quelque usage dont nous puissions tirer quelque profit, de quel droit porterions-nous sur le passé une condamnation générale et sans appel? Les seules institutions durables, Bodin l'a montré et Montesquieu après lui, sont celles qui s'appuient sur des institutions précédentes. Le jour où l'on a voulu appliquer pour la première fois ce suffrage universel qu'une constitution caduque avait jadis fait miroiter à nos yeux, on l'a trop considéré comme un orviétan. On a cru à la puissance magique d'une formule; on ne s'est pas inquiété de savoir si les esprits étaient mûrs pour une telle innovation; on n'a pas assez tenu compte de la nécessité des transitions. Les hommes de 1848, en appelant brusquement la population entière au droit de suffrage, ont fait comme leurs devanciers de la Révolution, quand ils affranchirent d'un coup tous les esclaves, sans songer à la monstrueuse perturbation économique et politique qui allait résulter de cette héroïque application d'un principe. Montesquieu n'eût pas commis cette faute; il est vrai que, s'il eût été ministre, on n'eût pas manqué de l'interpeller, et l'on sait que la crainte de l'interpellation est souvent la fin de la sagesse.

On voit dès lors en quoi consistent les vues prétendues pro-

gressistes de Fourier. Pour lui, comme pour Rousseau, l'homme est né bon, mais il a été dépravé par la société, et bien que le règne de l'Harmonie doive assurer le retour de l'homme à sa bonté native, il faut tenir compte, actuellement, des siècles d'obscurantisme qui pèsent sur lui et qui lui ont fait comme une seconde nature. De là la nécessité des mesures draconiennes qu'il préconise, lois de maximum, suppression graduelle du commerce individuel, émigration obligatoire; de là la nécessité d'une réglementation étroite, d'une „centralisation serrée“, d'un pouvoir fortement armé et disposant d'une autorité inquisitoriale. De là aussi ces procédés de restauration sociale que Fourier nous présente invariablement comme autant de progrès, alors qu'il va les chercher bien loin dans le passé, sous le règne des pires despotes et jusque dans les temps féodaux.